

QUATRIÈME PARTIE: BONDS DE RETARDATAIRES, REPOS RÉPARATEUR.

Je songeais également à la Bretagne, à sa population ouvrière, qui tard venue au syndicalisme a voulu par bonds se placer au niveau des régions les mieux entraînées. Les bonds ont été rapides, accélérés; sans retenue les Bretons se sont lancés dans la lutte, se préoccupant trop peu de la masse placée naturellement derrière eux et à mesure que celle-ci restait sur place, ils donnaient libre cours à leur obstination, à leur entêtement naturels. La fatigue devait inévitablement résulter d'un pareil état de choses. L'ardente foi, touchant le mysticisme, qui animait les Bretons, s'est amoindrie, pour laisser place à un état de maturité et de consistance exigeant un longtemps de repos. Aujourd'hui la Bretagne ouvrière se recueille, panse ses blessures. Le silence dans lequel elle est plongée est coupé par des soubresauts et des éclairs. Ce sont les sardiniers, peu touchés par le grand mouvement d'idées qui convulsa ces dernières années la Bretagne. Il n'est donc pas étonnant qu'aujourd'hui cette corporation jette une note claironnante au milieu du silence breton.

Ce repos me paraît nécessaire à condition toutefois que les militants en comprennent la signification et préparent des éléments et des conditions de recrutement pour le jour du réveil.

La Bretagne, dans la partie la plus rapprochée de nous, a une situation meilleure, c'est sans doute dû à ce que les populations qui l'habitent ont précédé dans l'organisation ouvrière les autres parties bretonnes: Morbihan, Finistère. Cette ancienneté l'a tenue en dehors des soubresauts indiqués plus haut. Aussi peut-on constater une lutte permanente dont les effets sont appréciables. En Ille-et-Vilaine, se trouve Fougères comptant plus de huit mille travailleurs occupés dans la chaussure. Depuis le lock-out de 1906, les syndicats: coupeurs et cordonniers, déjà importants, ont exercé une action considérable dont les patrons sont fort inquiets.

Rennes, qui longtemps resta plongée dans une inactivité quasi-générale, présente des changements. Ils sont dus à l'organisation du bâtiment qui, là comme partout, a considérablement grandi. C'est qu'il y a dans ce pays un essor prodigieux vers le groupement parmi les travailleurs de cette industrie, essor qui résulte du mouvement de 1906 parmi les syndicats parisiens. Depuis, on n'a pas cessé d'enregistrer des progrès. Ce mouvement, en particulier parmi les maçons «*déclancha*» les autres corporations de Paris et celles de province. Le nombre des organisations s'est accru; celles qui existaient à la date indiquée ont vu grossir leurs effectifs. De cet accroissement est sorti le besoin, violemment ressenti, de posséder un organisme national. Rapidement créé, il s'est rapidement développé. Trop à mon gré. Pour parler un langage trivial, je dirais qu'il a fallu ouvrir des rayons nouveaux avant que ceux installés la veille fussent mise en marche. D'où doit résulter une confusion, un trouble, alors que la clarté s'impose au fur et à mesure que l'extension grandit, grandissant naturellement les responsabilités.

On comprends que plus un rouage est compliqué, plus il est malaisé d'en saisir tous les organes dans leur constitution et dans leur fonctionnement. Faute de cela, il y a frottement, usure. Un organisme ouvrier est un rouage dont chacun doit connaître le mécanisme le posséder dans son cerveau pour en surveiller et en régler la marche. Un accroissement plus lent et plus profond eût été préférable. Sa rapidité a suscité des espoirs qui, s'ils ne se réalisent pas, jetteront la déception voisine de l'indifférence. Là, sera l'écueil si on n'y prend garde.

Six mois après la constitution de la *Fédération nationale du Bâtiment*, je disais: «*Trop vite trop rapide*». Aujourd'hui, plus fortement qu'alors: «*Trop rapide, trop de responsabilités incombant dans un trop court délai, si la griserie du succès éteint l'esprit de prévoyance et de clairvoyance*».